

pliqua sur les épaules une véritable bastonnade.

Oh! ces arguments "frappants" comme je les connus par la suite!!!

Je ne cherchai pas à me dérober à la fureur de ma mère. J'étais si malheureuse depuis la veille que, dans cet instant, je souhaitais la mort et j'aurais voulu qu'elle continuât à me frapper jusqu'à ce que je tombasse.

Cependant, Zélie attirée par le bruit, venait d'entrer et, voyant ce qui se passait, elle se mit à pousser des cris qui eurent le don d'apaiser ma mère en même temps que d'attirer nos gens.

Ma mère fut honteuse de son emportement et elle s'en alla, me laissant maîtresse du lieu de combat. Piètre maîtresse, puisque je ne lui avais pas même contesté!

Zélie m'avait entourée de ses deux bras et cherchait à me consoler, tout en racontant à ses compagnons, ce qu'elle avait vu. Chose qui peut-être surprendra, quoique dans ce moment, j'eusse des raisons pour ne pas être satisfaite des façons de ma mère, je fus écoeurée de voir notre valetaille au courant de cette affaire. Aussi, autant de honte que de besoin de solitude, je me retirai rapidement dans ma chambre; pendant trois jours, je n'en sortis point.

Ma mère ne chercha pas à faire cesser cet état de chose. Elle ne vint même pas me trouver, et se contenta à l'heure des repas de m'envoyer à manger par Zélie.

Plusieurs fois, j'eus l'idée de me servir de cette fille pour correspondre avec Jean, et chaque fois je déchirai ma lettre tant il me répugnait de me servir contre ma mère d'une domestique payée par elle.

Au bout de trois jours, je trouvai ma conduite absurde et indigne de moi. Ma colère était passée et je commençais à excuser ma mère de ses violences; après tout, elle ne s'était servie envers moi que des procédés ordinaires aux parents envers leur progéniture rebelle. Donc, je quittai ma chambre.

A peine sortie, je me heurtai à ma mère. Elle ne me fit aucune observation de ma séquestration volontaire, mais quand je voulus aller dehors, elle m'ar-

rêta par le bras et me dit d'une voix pleine de menaces:

—Je te défends de quitter la maison, même pour aller dans la cour; et tu sais, n'essaye pas de correspondre avec Jean Ménard, car je te promets une correction dont la dernière n'était que le prélude.

—Très bien, répondis-je. Traitez-moi comme il vous plaira, pourvu que vous ne m'imposiez pas d'épouser Pierre Latour.

Elle murmura quelques mots que je ne saisis point.

* * *

Il y avait quinze jours que cela durait et j'étais toujours prisonnière dans la maison, gardée à vue par ma mère qui n'avait même pas voulu me permettre d'aller aux offices le dimanche.

Je comprenais son idée, elle espérait me prendre par l'ennui et par la lassitude. Elle se trompait. Chaque jour, je sentais ma force de résistance s'accroître

J'aurais bien voulu voir Jean ou lui écrire et je dus me faire violence pour surmonter ce désir. A quoi bon, d'ailleurs, le tourmenter? N'avait-il pas besoin de toute son énergie pour lutter et persévérer dans la tâche qu'il s'était imposée?

Comme je souhaitais, pendant ces longues journées, où j'étais enfermée, le voir réussir. Je me le figurais arrivant tout à coup et s'écriant:

—Ma ferme prospère, bientôt je serai un des plus beaux partis des alentours! Quelle mère ne serait pas fière de m'avoir pour gendre!

Je souriais à ce beau rêve qui jamais ne devait se réaliser!...

Un soir, je commençais à me dévêtir quand j'entendis frapper trois petits coups contre les volets de ma fenêtre — ma chambre était au rez-de-chaussée comme dans la plupart des fermes normandes d'autrefois.

J'étais très hardie pour mon âge, j'ouvris donc la fenêtre en faisant le moins de bruit possible, car ma mère eût pu m'entendre et la façon dont on tapait me disait assez que le nocturne visiteur agissait avec mystère.